

# REVUE ARCHÉOLOGIQUE

PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION

DE MM.

Raymond LANTIER      Charles PICARD

MEMBRES DE L'INSTITUT

*Secrétaire de la rédaction : YVES BÉQUIGNON*

---

1961

TOME I

(JANVIER-JUIN)



PRESSES UNIVERSITAIRES DE FRANCE  
108, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, PARIS

1961



Abteilung Mar

## PROPOS ET DOCUMENTS CONCERNANT LA TOREUTIQUE ALEXANDRINE

En 1959, M. A. Adriani — qui poursuit depuis 1946 avec un incontestable succès, à la fois des enquêtes documentaires et des recherches critiques concernant l'art alexandrin<sup>1</sup> — a rendu un nouveau service à nos études, en faisant connaître et en commentant un petit vase de bronze, trouvé aux environs du Caire, puis passé dans le commerce ; il avait eu le mérite de le faire habilement entrer dès 1938 dans les collections du Musée d'Alexandrie<sup>2</sup>.

A propos de ce précieux ouvrage de toreutique *recueilli au Delta même d'Égypte*, le savant professeur de Palerme, ancien directeur — très actif — du Musée gréco-romain de la célèbre cité portuaire du Delta, a rassemblé un dossier documentaire accompagné de soixante et une planches hors-texte, notamment : objet de ses études et de ses « rêveries » (*Divagazioni*) érudites, comme il a dit. On ne saurait trop le remercier, tant ses observations et ses rappels apportent d'utiles témoignages, *de visu*, en faveur d'un art hellénistique prestigieux, qu'on appellerait bien à tort « mineur » ; et ainsi plus particulièrement en faveur des ateliers mêmes des cités hellénistiques d'Égypte, qui furent, ici et là, d'une industrielle originalité. Au bénéfice d'une période ptolémaïque qu'il n'y a pas lieu de considérer comme de « décadence » ou même de « vulgarisation », bien qu'on ait employé ces termes, l'appoint est

1. Cf., notamment, la série des *Documenti e ricerche di arte alessandrina* inaugurée en 1946 ; quatre fascicules parus ; cf. aussi maintenant *Repertorio d'arte dell' Egitto greco-romano*, sér. A, I, 1961.

2. *Documenti*, etc., III-IV, 1959 ; *Divagazioni intorno ad una coppa paesistica del Museo di Alessandria*, Rome, l'Erma di Bretschneider.

67/1963

capital. C'est l'occasion de rappeler ici qu'en Moyenne-Égypte, à Hermoupolis Magna (Tounah el Derouah), on peut voir encore — sur les reliefs muraux qui décorent l'entrée de la maison d'éternité du sage Petosiris, *lésonès* de Thot — fonctionner activement sous nos yeux les ateliers de toreutique et d'orfèvrerie gréco-égyptienne qui étaient en activité déjà, aux bords du Nil, *avant 300*, donc aux débuts mêmes de l'ère hellénistique et de la domination des Lagides, princes macédoniens installés à Alexandrie<sup>1</sup>.

On a déjà dit et l'on dira encore, ici ou là, que les productions de tels techniciens sont généralement perdues pour nous. Pas toutes, au vrai, puisque déjà la *coppa paesistica* de M. A. Adriani, *trouvée en Égypte*, vient l'attester, ornée de beaux reliefs paysagistes! — Il est vrai que le découvreur et commentateur du vase a présenté lui-même ce petit *canthare* — tel est le vrai nom à adopter — de bronze, local, resté en Égypte, comme un *unicum*. Peut-être à tort, semblerait-il; l'art « alexandrin » n'a pas disparu, mais il s'est dispersé. Il a payé de cette relative disgrâce l'heureuse vogue et fortune des produits des ateliers des bords du Nil, et le succès du commerce étonnant d'une cité exportatrice, longtemps prospère, dotée d'autre part d'une flotte achalandée, comme Rome même n'en eut pas. Les tenants de certaines thèses, déjà justement combattues par Th. Schreiber, ne devraient pas négliger ces

1. J'avais signalé de longue date — dès 1930 — l'intérêt exceptionnel de cette documentation figurée, où l'on constate à l'évidence le mélange des traditions artistiques de l'Égypte hellénistique et de la technique grecque, importée par les toreutes assemblés peu à peu au Delta : ceux d'Attique et des régions du Nord (Macédoine, Thrace), ceux d'Anatolie aussi peut-être (de Cyzique et Pergame, à Tralles ou Antioche; etc.). Le décor mural du tombeau de Petosiris, qui fut exhumé et publié magistralement par le regretté G. Lefebvre, montre les ouvriers de Moyenne-Égypte au travail, pour une production de luxe qu'on voit naître sous nos yeux : meubles, vases, etc. Cf. Ch. PICARD, *Mél. V. Lorel, BIFAO*, 30, 1930-1931, p. 201-207, *Les influences étrangères au tombeau de Petosiris : Grèce ou Perse ?*; *Id.*, *Mém. Inst. français du Caire (Mél. Maspero)*, 67, 1932, p. 313-334. Ceux qui s'obstinent tant à vouloir parler encore du manque presque total de documents de toreutique provenant d'Égypte même, peuvent-ils bien méconnaître ou oublier des attestations aussi « parlantes », qu'il serait difficile, en bien des cas, de découvrir aussi clairement, ailleurs, pour d'autres ateliers de même sorte, de l'Antiquité aux temps modernes ?

conditions générales et ces circonstances d'ordre économique.

Les observations ci-après présentées visent à montrer que, déjà, nous n'avions guère lieu de nous tenir au mythe dépassé de la disparition plus ou moins complète; erreur dont on voudrait encore user, ici et là, pour contester le primat de la diffusion exportatrice réalisée. N'est-il pas vrai que la toreutique dite alexandrine a été répandue, à partir du III<sup>e</sup> s. av. J.-C., ici et là, à travers tout le monde antique, de la Méditerranée à l'Inde et à l'Extrême-Orient, à l'occasion? Et jusqu'aux Colonnes d'Hercule d'autre part? Quelle autre production du même ordre pourrait se targuer d'un succès comparable?

\* \* \*

La décoration de la *coppa* — (fig. 1-2) un petit canthare pansu dont le pied manque<sup>1</sup> — permet de suggérer, a dit M. A. Adriani, une date comprise entre le cours du III<sup>e</sup> s. et le début du II<sup>e</sup> s. av. J.-C. Ce serait donc une production hellénistique qui aurait reparu à nos yeux. Mais le résultat chronologique a été déjà contesté par M. Fr. Matz<sup>2</sup>, dont je suis loin, il est vrai, de partager tous les jugements. Sur le col, s'agencent d'élégantes guirlandes suspendues à des bucrânes, propres à rappeler p. ex. celles du vase d'argent d'Alésia, fortuitement perdu dans les fortifications de campagne des Romains, lors du siège, et dont j'avais montré (*CRAI.*, 1949, p. 189-195) que, lors même de la victoire de César, il avait dû être apporté dans les bagages de quelque officier latin. Lui aussi est bien d'époque hellénistique, comme on en convient de plus en plus<sup>3</sup>. Sur la *coppa*, devant un paysage finement sculpté sur la panse, avec arbres,

1. Haut. actuelle 0,075 : sans le pied, disparu, ainsi peut-être que les anses (?).

2. Cf. *Gnomon*, 32, 1960, p. 289-297. J'ai déjà marqué, d'ailleurs (*Rev. arch.*, 1960, II, p. 63-72), combien il m'était difficile d'adhérer à l'exégèse même proposée par l'éminent savant, pour le décor du petit vase historié mis en cause au point de départ. On trouvera, dans la note ici signalée (*Rev. arch.*, I. I.), une reproduction d'autres aspects de la décoration, pour le canthare d'Alexandrie : fig. 1-3.

3. Cf. en dernier lieu, J. CARCOPINO, *Promenades au pays de la dame de Via*, *Rev. Deux-M.*, p. 206; surtout, les observations de J. LE GALL, *R.E.L.*, 11 fév. 1961 (Les fouilles de Napoléon autour d'Alésia, d'après des documents nouveaux), qui ruinent les considérations chronologiques aventureuses proposées ici ou là, d'après des considérations « stylistiques » (cf. p. ex. Mme BYVANCK, *Bull. Vereiniging*).

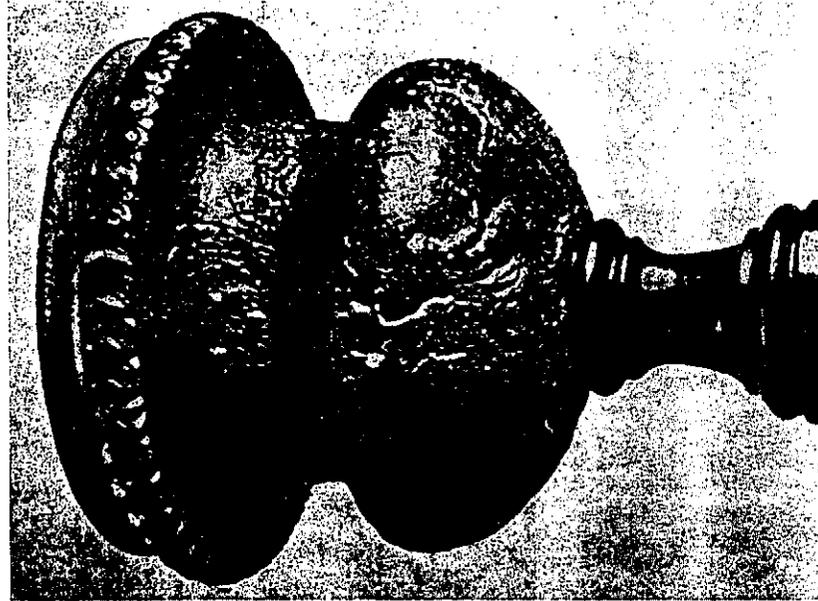
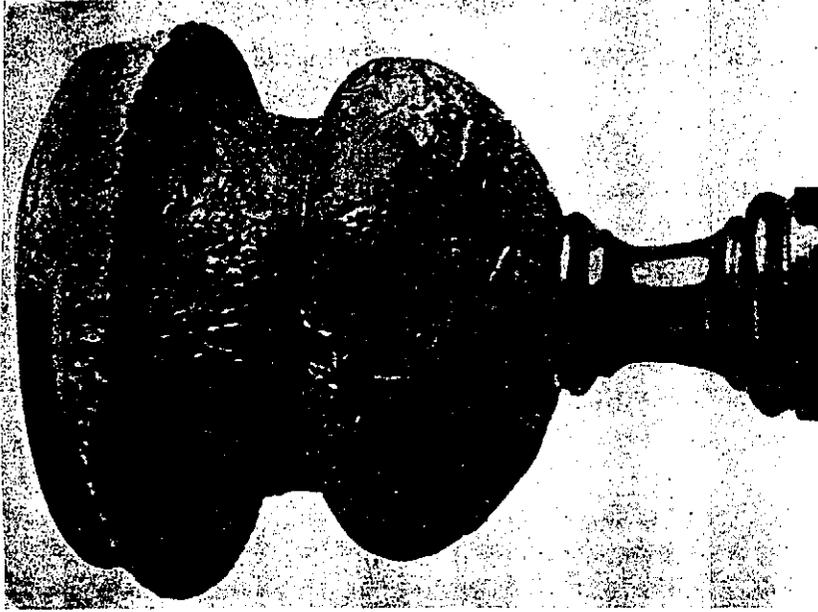


Fig. 1-2. — Deux aspects de la coppa : le paysage sacré du Dindymon Horos ; le génie de la montagne (à g.) ; le symbole d'Attis, à dr.

rochers, autels, symboles sacrés hellénistiques, une scène curieuse, à mon sens, se déploie. M. A. Adriani avait cru pouvoir y faire intervenir Athéna, et peut-être Pâris. J'ai tenté de montrer, pour ma part<sup>1</sup>, que le mythe évoqué devait se rapporter plutôt à la *Rencontre amoureuse d'Attis et de la Nymphe Sangaria*, aux parages des hauts plateaux du Dindymon : prélude du drame de la jalousie de Cybèle ! Les présences du symbole d'Attis et, semble-t-il, d'un *xoanon* de Cybèle (dans le champ) seules sont indubitables. S'ensuit-il nécessairement que le document d'Alexandrie doive être classé comme une production originellement *anatolienne* ? Ceux-là seuls l'affirmeront qui peuvent encore douter du prestige de la Grande-Mère en Égypte. Bien des documents venus du pays du Nil attestent en effet cette popularité vivace, dès l'époque hellénistique et plus tard ; qu'il suffise de rappeler ici la plaquette du Musée du Caire, publiée par moi-même aux *Monum. Piot*, récemment<sup>2</sup>. On le sait, le cosmopolitisme hellénistique avait mêlé à plaisir les légendes sacrées et pathétiques de Déméter, d'Isis, de Cybèle : ce qui a été signalé de longue date<sup>3</sup>. D'Alexandrie à Cyrène, et de Cyrène à l'Afrique du Nord carthaginoise, puis romaine, jusqu'au Maroc, le culte de la Grande-Mère et d'Attis s'était répandu, ainsi qu'ailleurs, avec une extrême ferveur<sup>4</sup>. Nous n'avons aucune preuve permettant d'attribuer la *coppa paesistica* d'Alexandrie, trouvée en Égypte, à des

1. *Rev. arch.*, 1960, 11, 1, p. 63-72. Cf. aussi, dans le même sens, semble-t-il, K. SCHEFOLD : cf. *A.J.A.*, 64, 2, 1960, p. 206-207.

2. *Monum. et mémoires de la Fondation Piot*, 49, 1957, p. 41-65 et pl. V. Ce petit document précieux a été aussi mentionné et étudié indépendamment par M. K. SCHAUENBURG, *Helios*, 1955 (Berlin).

3. Par Isidore Lévy, notamment ; cf. aussi Th. ZIELINSKI, *La Sibylle*, 1924, p. 76 sqq. — Sur les aspects mêlés du culte et de la légende de la Grande-Mère, au Proche-Orient, cf. aussi Ernest WILL, *Éléments orientaux dans la religion grecque ancienne* (Travaux du Centre d'Hist. religions, Strasbourg, en mai 1958), p. 95-111 (1960).

4. Cf. la belle tête d'Attis, encore quasi-inédite, du Mithraeum de Philippeville (Algérie), et plus à l'Ouest, certains documents rencontrés tant à Volubilis qu'à Banasa : tel l'Attis ailé dansant, de Banasa, petit bronze alexandrin, dont j'ai fait état ailleurs : *Rev. arch.*, 1947, I, p. 173-239. C'est Juba II, époux de Cléopatra Séléne, qui avait consacré la vogue au Maroc des petits bronzes — d'importation orientale, et de technique exceptionnelle !

ateliers tels que ceux de Cyzique ou de Pergame — plus voisins, au vrai, du Dindymon —, d'autant que nous pouvons, *de visu*, nous assurer que le style « paysagiste » ou « pittoresque », si l'on veut, n'a été nullement insolite, ici et là, à l'époque hellénistique : soit en Grèce, soit en Anatolie ; ici et là dès le temps de l'épopée d'Alexandre.

Mon dessein étant ici de montrer d'abord que le petit chef-d'œuvre publié par M. A. Adriani n'était en fait nullement un *unicum* parmi les produits de la toreutique d'un monde dit parfois à tort et trop étroitement « alexandrin », je ferai état en premier lieu d'autres productions trouvées en Égypte même. Toutefois, à côté de celles-ci, je pourrais alléguer, p. ex., certains pseudo-« moulages » retrouvés tant en Égypte même que jusqu'en Afghanistan et aux Indes. J'ai déjà indiqué<sup>1</sup> qu'à mon sens, il s'agissait, *en bien des cas au moins*, non de « moules » ou moulages de pièces de toreutique, dont on ne verrait pas bien pourquoi ils auraient été expédiés au loin comme objets d'art et conservés si soigneusement, si inutilement, jusqu'au cœur de l'Asie, dans de riches collections princières, où ils ne risquaient plus de servir comme modèles d'atelier ! On doit penser à des *oscilla*, tels ceux de sanctuaires ou de maisons hellénistiques, objets sacrés *de provenance égyptienne*<sup>2</sup>. Avant les découvertes précieuses de la mission J. et R. Hackin à Kapiči (Begram), avant celles, comparables, de M. J. Barthou à Hadda, de lord Marshall à Taxila, on savait pertinemment que de pareils ex-voto, utilisés notamment pour les cultes et l'équipement des arbres sacrés, avaient été fabriqués abondamment en Égypte même, où — le marbre étant rare ! — on perfectionna avec amour les techniques déjà anciennes du stuc et du plâtre. N'est-ce pas, comme il semble, dans le Delta du Nil, à Memphis même (Mit Rahineh) qu'avaient été trouvés, dès 1907, les documents, comparables à ceux de l'Asie mineure, qui furent alors présentés par O. Rubensohn comme *hellenistisches Silbergerät in antiken*

1. *Rev. arch.*, 1960, I, p. 120-121.

2. O. Kunz, dans *Nouvelles recherches archéologiques à Begram*, 1954, p. 137 sqq.

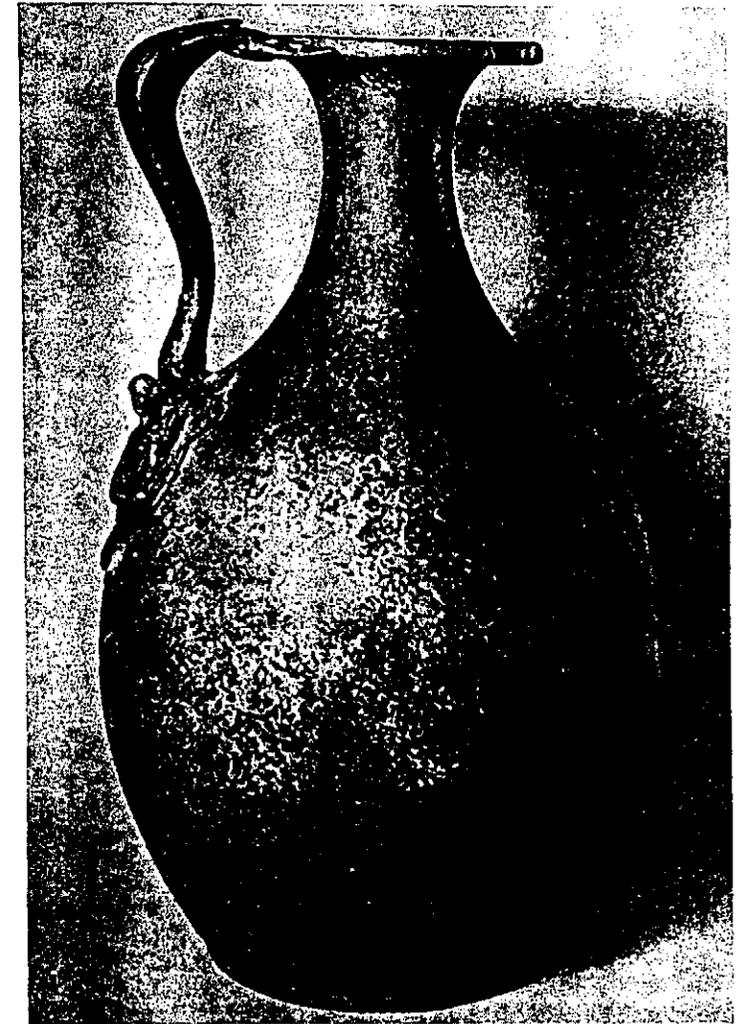


Fig. 3. — L'cenoché de bronze doré à portrait de reine lagide exportée à Glanum (Provence) par le commerce alexandrin.

*Gipsabgüssen*<sup>1</sup> ? Il faudra bien, un jour ou l'autre, préciser et limiter comme il convient cette appellation provisoire.

Je me borne ici à rappeler d'abord les célèbres *œnochoés* à portraits de reines (Lagides !); car ces pièces, avant d'être reproduites et diffusées en faïence, comme l'avait suggéré déjà F. Courby<sup>2</sup> en 1922, avaient été fondues en bronze, en Égypte

1. Il m'est impossible, ainsi que je l'ai déjà marqué dans une conférence faite à l'Université de Bordeaux, en janvier 1960, de souscrire à la théorie trop générale suggérée par Miss G. M. A. RICHTER, *A.J.A.*, 62, 1958, p. 369 sqq., sur les dates et l'utilisation des médaillons circulaires et autres de Begram; leur décoration relève entièrement des habitudes d'art, des techniques, et surtout des cultes d'Alexandrie. Je ne suis guère convaincu, non plus, qu'on doive considérer comme un *plaster cast* le petit document du *Museum antiker Kunst* de Munich, inv. n° 2047, don du Kronprinz Rupprecht: cf. G. M. A. RICHTER, *Θεωπλα*, Festschrift für W. H. Schuchhardt, dans les *Deutsche Beiträge zur Altertumswissenschaft*, t. 12-13, 1960, p. 179-183, avec photogr. à la p. 181; cf. déjà J. SIEVEKING, *Münchener Jahrb.*, 1914-1915, p. 247; *Arch. Anz.*, 1916, col. 67-68, et fig. 25. Ce petit fragment provient, précisément, lui aussi d'Égypte; sa forme, ses dimensions modiques (haut. max. 0,106; larg. max. 0,088) ne me paraissent pas favoriser l'hypothèse présentée sur l'emploi. Le culte de Dionysos enfant, sous les Lagides, était très en faveur en Égypte, à Alexandrie spécialement. Le sujet traité (apport du petit Dionysos, dans ses langes, après la Seconde Naissance, aux Nymphes de Nysa, par un Hermès adulte, à pilos et talonnières ailées) relève du goût même de l'époque des Ptolémées, mais non pas, semble-t-il, d'une date plus haute, qu'on chercherait indûment à hausser jusque vers 400 av. J.-C. (*l.l.*, p. 182). Je me permets de faire noter ici qu'il ne doit pas s'agir de vouloir généraliser à l'excès ma théorie sur les *oscilla* de Begram, relative spécialement à l'emploi des médaillons circulaires, dont l'Égypte et l'Orient ont connu l'usage (J.-D. BARNET, *Éléments orientaux dans la religion grecque, Travaux Strasbourg, l.l.*, p. 143-153). Je reviendrai ailleurs sur ces questions. L'usage des moules et moulages est un fait général, qui n'a pu manquer de réapparaître en Égypte ptolémaïque: cf. A. ADRIANI, *Röm. Mitt.*, 67, 1960, p. 111-125: *Il vaso argenteo di Ingolstadt e un suo modello alessandrino*, p. 111-125 (cf. *ibid.*, p. 112, n° 4 de 111, pour les médaillons type *oscilla*).

2. Que les prototypes métalliques aient précédé les autres, nul n'en doutera. Celui de Glanum est un petit chef-d'œuvre. La figuration élégante de la reine (ostentation des cornes d'abondance) est réduite là au buste; mais on observera le galbe gracieux de la panse et surtout le modelé (réaliste) si raffiné de l'anse, où un renflement sensible vise à évoquer le souvenir d'un corps serpentifère (uraeus isiaque?). La diffusion (Est-Ouest) des *œnochoés* de faïence s'est largement étendue: certaines sont allées d'autre part jusqu'en Lycie, à Xanthos, où les fouilles françaises récentes en ont fait découvrir un intéressant spécimen: cf. P. DEMARNE, *Xanthos, I, Les piliers*. A-t-on assez remarqué que c'est bien un *bétyle alexandrin* typique qui a figuré sur les *œnochoés* à portraits de reine, au moins sur les exemplaires en faïence? On comparerait le bétyle conique associé à des trophées de chasse du décor pariétal de la Farnésine, à Rome: M. K. Kerényi y avait voulu voir — à tort, selon moi —, la « massue d'Orion ».

même, dans les ateliers palatiaux. J'ai eu la chance de pouvoir précisément signaler en 1950, à Glanum (Provence), un des plus beaux exemplaires — prototypes — de cette catégorie initiale<sup>1</sup>. L'*œnochoé* de Glanum en bronze doré n'a pas été trouvée, certes, au Delta; mais la série entière ne se pouvait rapporter qu'aux cultes officiels de l'Égypte ptolémaïque (bronze ou faïence); et l'on voit difficilement comment l'unique spécimen jusqu'ici connu serait venu, dès l'époque hellénistique, semble-t-il, au N. de Marseille, s'il ne s'agissait d'une importation du Proche-Orient véhiculée grâce à la navigation méditerranéenne: au commerce alexandrin, spécialement, qui est dûment représenté, d'autre part, à Glanum<sup>2</sup>.

Les objets de culte, produits de propagande pour la religion — celle des dieux, celle des héros ou des princes! — ont fourni partout et toujours à la toreutique, ancienne ou moderne; et ils sont une tentation pour les ateliers de luxe, pour les collectionneurs. Nous avons précisément en Égypte, de l'époque ptolémaïque, ainsi que la technique le prouve, de précieuses attestations, qu'on ne pourrait manquer de mettre ici en cause. Œuvres d'ateliers de gens du Nil comme ceux qu'on voit au travail à Hermoupolis Magna (ci-dessus, p. 114), ces pièces ont été fabriquées en Égypte même et y ont été

1. *Rev. arch.*, 1950, I, p. 135-146.

2. Je publierai prochainement un négrillon accroupi de Glanum, en bronze et étain argenté, qui est aussi un produit importé d'Alexandrie. Ce n'est pas le seul, de même date; pour les petits et moyens bronzes alexandrins trouvés à Strasbourg, cf. maintenant J. J. HATT, *La Revue du Louvre et des Musées de France, NS.*, 11, 1961, p. 5-10. On trouvera mention dans cet inventaire de bronzes, d'importation lointaine et explicable (Ch. PICARD, *Gallia*, 16, 1958, I, p. 83-94), d'un « balsa-maire », p. 7, fig. 4, en forme de buste de « Nubien », moustachu et barbu, sur lequel j'ai fourni un commentaire en cours de publication (*Rev. arch. Est et Centre*, 1961). Or on a trouvé, ce qui ne manque pas d'intérêt, à Cimiez-Nice, un objet de culte comparable et de même destination (haut arraché). Je ne le connais encore que par la *Chronique des arts (Gaz. B. Arts., Suppl.*, n° 1105, févr. 1961, p. 2). Le personnage, jeune, n'est pas un Africain, malgré la forme très analogue de sa coiffure à mèches étagées. Il porte, d'autre part, un *himation* et un *torques* à *bulla*: c'est un Égyptien du temps de l'Empire romain. Je reviendrai (ci-dessus: Glanum) sur la trouvaille, à propos d'autres importations alexandrines introduites en Provence, inédites, ou insuffisamment connues. Le document est au Musée archéol. de Cimiez.



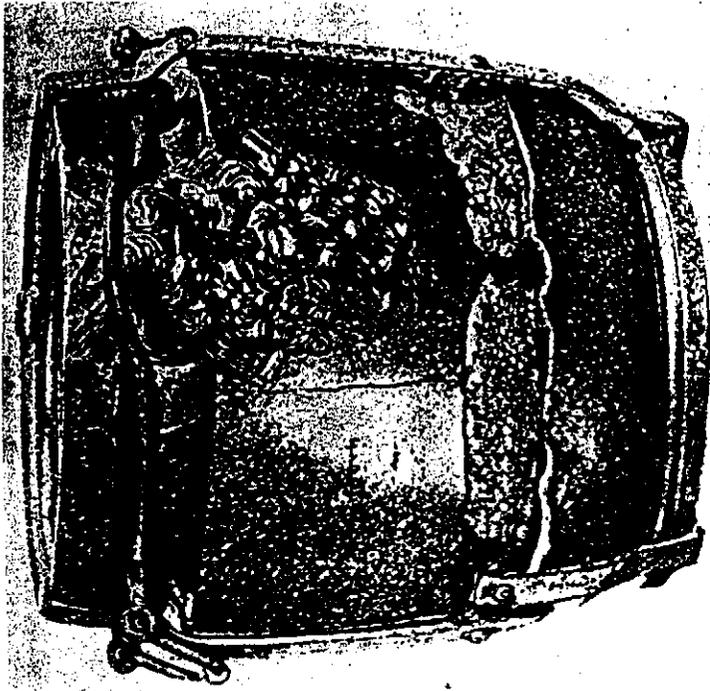


Fig. 5. — Autre situle de bronze, en forme de barillet, avec tête de Dionysos : Collection Fouquet (P. Perdrizet), I, I, pl. XI, en bas.

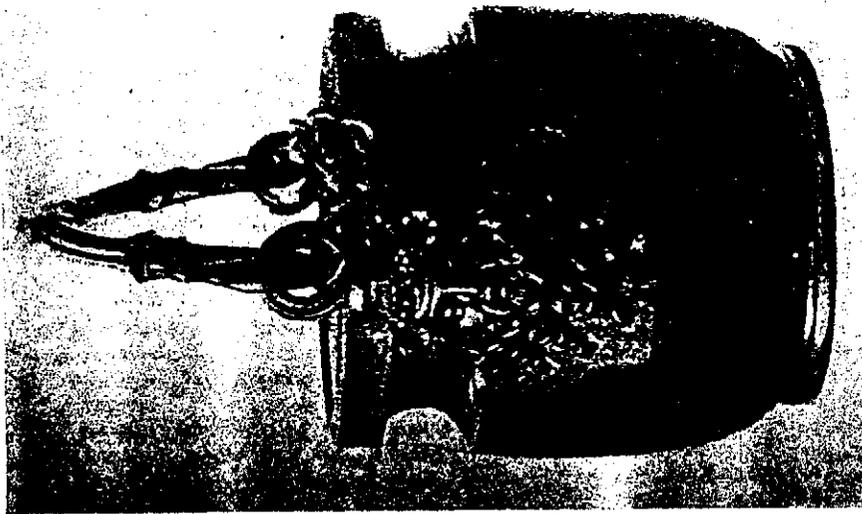


Fig. 4. — Situle de bronze de Méroé : P. Perdrizet, Bronzes grecs d'Égypte, Coll. Fouquet, pl. XI.

retrouvées sur place. Ainsi, deux chefs-d'œuvre de l'ancienne Coll. du D<sup>r</sup> Fouquet, situles décorées de types dionysiaques fournis par la tête de Dionysos Bothrys<sup>1</sup> (fig. 4-5). L'une d'elles est une situle de Méroé, qui a été publiée d'abord par H. Schaefer, et qu'on s'accorde à dater du III<sup>e</sup> s. av. J.-C. (haut. 0,08)<sup>2</sup>. Elle imite, ce qu'a vu P. Perdrizet, un vase de pierre dure. Méroé, avant et même après l'époque augustéenne, s'inspirait des modèles antérieurs du Delta, et de son site provient une belle petite tête hellénistique, « dionysiaque » (haut. 0,125), en bronze, à *mitré* frontale, couronnée de lierre, qui a été récemment rappelée à l'attention de divers côtés (Musée de Khartoum)<sup>3</sup>. C'est jusque-là qu'on peut et doit aller chercher la production des ateliers, sacrés et autres, d'Égypte, en Afrique même ; jusqu'au Maroc aussi ! Mais on la retrouvera, bien entendu, partout ailleurs (fig. 5), et de bien plus près : en Grèce propre, comme en Italie jusqu'en Gaule, et un peu partout dans l'Europe centrale, sur la voie Danube-Rhin. J'ai donné dans une étude récente (*Rev. belge philol. et hist.*, 39, 1961, p. 5-25),

1. *Bronzes grecs d'Égypte de la Collection Fouquet*, 1911, p. 6-9, pl. 11.

2. *Bronzes Fouquet*, p. 11-13, pl. XI. — Pour la tête du dieu barbu, sa *mitré* frontale symbolique (Ch. PICARD, *Mél. G. Glotz*, II, 1952, p. 707 sqq.), cf. le buste-applique du Musée de Strashourg, récemment publié par J. J. HARR (*Rev. du Louvre*, I, I, p. 7, fig. 3). On retrouve là avec la *mitré* frontale, la couronne aux rosaces. Le type, du moins, est, cette fois, juvénile : il s'agit d'un ornement de *fulcrum* (lit) : sur Dionysos Somnus, R. TURCAN, *Mél. Éc. Rome*, 1959, p. 287-300.

3. Deux têtes-appliques de Dionysos juvénile proviennent, comme on sait, de la pyramide V de Méroé (Dows DUNHAM, *Royal tombs at Meroé... (The Royal Cemeteries of Kush*, IV, Boston, 1957, *Introd.* p. 6 sqq.). Là était inhumé le prince Arikan-Kharer, que la publication américaine a situé vers 25-41. Méroé a fourni aussi la belle tête d'Auguste en bronze du British Museum. Il y avait donc là un centre artistique important, dès l'époque hellénistique (cf. ici, situle de la fig. 4). La tête du Dionysos du Musée de Khartoum (n° 1948) semblable à l'autre (*Royal tombs*, p. 127, n° 59) du Musée de Boston (MFA, 24957) a été déjà publié plusieurs fois : par G. A. REISNER (*Bull. of the Mus. of fine Arts Boston*, 21, 1923, p. 25 et photo, p. 16) ; par Dows DUNHAM (ci-dessus) en 1957 ; par F. CHAMOIX (*Kush*, VIII, 1960, p. 77-87, pl. 23-26). Je ne suis pas sûr qu'il faille penser à quelque ornement du modèle de ceux des *fulcra*, à cause des dimensions, surtout de la forme de la découpe inférieure, pour ajustement, au col. Mais les têtes d'applique (de Dionysos et d'Ariadne) de la trouvaille de Madhia (*Monum. Piot*, 17, 1909, p. 50 sqq., fig. 3) donnent probablement l'explication de l'ajustement, et la raison d'être des deux têtes funéraires (d'une même sépulture !). M. F. Chamoux a proposé une date encore hellénistique (*I. I.*, p. 82) : « postérieure à la première moitié du II<sup>e</sup> siècle ».

un exemple pour un cas particulier : celui de *Délos*, où avaient largement pénétré, à l'époque hellénistique, les cultes ptolémaïques (Sarapis, Isis, etc.), et où l'imagerie dionysiaque, encore en partie inédite, a bénéficié utilement des techniques et inventions des ateliers du Delta.

Je suis heureux de signaler à l'attention, parmi les produits d'exportation de la toreutique alexandrine à l'époque romaine impériale, sur le *limes* du Rhin, la remarquable pièce de Strasbourg ici reproduite — balsamaire ou situle — (fig. 6). Je l'ai étudiée à la demande de M. J. J. Hatt, dans une note de la *Rev. arch. Est et Centre* (à paraître). La ressemblance avec les situles à têtes dionysiaques ci-dessus évoquées est évidente. La découverte récente en Palestine israélienne, à Eboda, au S.-O. de la mer Morte, d'une lampe de bronze en forme de tête d'un Barbare chevelu — tel le Nubien de la situle de Strasbourg ! — est instructive. Le décapage a montré qu'une inscription nabatéenne avait été gravée, de façon fantaisiste, sur la langue tirée formant le bec ! (fig. 7)<sup>1</sup>.

Que pour subvenir à l'entretien et d'abord à la production du matériel nécessaire à la pratique religieuse quotidienne — nous ne parlons pas ici du luxe domestique ! — donc aux services divins, multiples des sanctuaires, aux processions spectaculaires du genre de celles, célèbres, que fit parader un jour dans Alexandrie Ptolémée II Philadelphe<sup>2</sup>, les ateliers de toreutique aient dû travailler activement et fournir longtemps des modèles, on le devine fort aisément, d'après les suites gréco-romaines, reconnaissables, des pièces de conception typiquement hellénistique ; on retrouve celles-ci tout au long

1. *Illustr. London News*, 26 nov. 1960, p. 945, fig. 6 : Eboda : S.-O. de la Mer Morte (dans le Negeb : Palestine israélienne).

2. Cf. le long récit de Callixenos, conservé par ATHÉNÉE, *Banquet des Sophistes*, 5, p. 198 sqq., et les études de J. TONDRIAU, *Le culte des souverains dans la civilisation gréco-romaine* (L. CERFAUX et J. TONDRIAU, *Bibl. de théologie*, III, 5, 1957, chap. 5, p. 189 sqq.). Le défilé sacré qui parcourut les rues d'Alexandrie, malgré sa somptuosité exceptionnelle, n'offrait pas la seule occasion publique pour laquelle les artistes aient eu à travailler, peintres, sculpteurs ou toreutes. Les fêtes religieuses et princières étaient fréquentes. Et il y avait beaucoup d'amateurs d'art, de collectionneurs privés, dans le Delta, à en juger par les trouvailles.



Fig. 6. — « Balsamaire » (situle ?) : en forme de buste de Nubien barbu et moustachu : Strasbourg, Mus. archéologique.

des siècles de l'Empire en Occident, et jusqu'au temps de Constantin même.

Peut-être n'a-t-on pas prêté à ce sujet une attention



Fig. 7. — Lampe alexandrine d'Eboda (Palestine israélienne), en bronze: *Illustr. London News*, 26 nov. 1960, p. 945, fig. 6.

suffisante, p. ex., à l'enseignement que nous apporte encore un *modius* de Fregenal de la Sierra, au Musée local de Badajoz (fig. 8-11). Cette pièce tardive, trouvée en 1868, à Fregenal de la Sierra a été récemment repérée, rappelée et repro-

duite par M. A. García y Bellido<sup>1</sup>. Si elle a droit d'être ici mentionnée à sa date et quoique trouvée en Espagne, *non en Égypte*, c'est à cause des affinités de son décor — conservateur, tel celui des mosaïques d'Afrique : qu'on songe par exemple au *Triomphe de Dionysos* de l'Arsenal de Sousse, à ses bordures, fournies par le thème de la vendange, animé de petits personnages (*peopled scroll*)! — Il rappelle un vase alexandrin en argent bien connu de M. A. Adriani et qu'il a appelé « gobelet des *Amours vendangeurs* »<sup>2</sup>. Ces « Amours » étaient plutôt toutefois, à mon sens, des *Bacchoi*. — Comme le gobelet d'Alexandrie, le *modius* de Fregenal présente aux vues un thiasse bachique très détaillé, et la religion du fils de Sémélé y tient la place essentielle, ainsi qu'on pouvait l'attendre. Il eût été difficile qu'un objet de ce type, de ce module, couvert d'une minutieuse ornementation ciselée, n'eût été destiné qu'à l'usage quotidien d'un quelconque buveur : il avait certainement gardé encore, essentiellement, un office avant tout cultuel et liturgique.

Or l'examen du décor circulaire, complexe, est édifiant. Car on a réutilisé là, avec des variantes, les scènes typiques où paradent des « Amours » vendangeurs ; non moins fidèlement les masques « bachiques » : alternativement ceux de Silènes chauves et barbus et de Satyres juvéniles, tels qu'on les voit sur les gobelets aux squelettes de Boscoreale, p. ex.<sup>3</sup>. Les bordures entre les registres essentiels — l'une, en haut, de pampres et raisins s'épandant hors du cratère bachique central ; l'autre, en bas, faite de rinceaux moins caractérisés —

1. *Arch. español de arqueologia*, 30, 1957, 2<sup>e</sup> sem., n° 96 (*Noticiario*, p. 233-236). La date proposée, probablement un peu (?) tardive, est celle de la fin du III<sup>e</sup> s., voire de la première moitié du IV<sup>e</sup> s. Le vase considéré comme « vase à boire » est en bronze fondu et son intérieur est resté lisse. Le diamètre est de 0,13 en haut ; 0,113 en bas. Le fond manque actuellement. Poids, 581 g.

2. A. ADRIANI, *Le gobelet en argent des Amours vendangeurs*, du Musée d'Alexandrie (Cahier n° I de la Société royale d'Archéologie d'Alexandrie, 1939) ; cet important document a été cité, bien entendu, par M. A. GARCÍA Y BELLIDO, *Archivo*, l.l., p. 236, n. 14.

3. *Monum. Piot*, 5, 1899, p. 58 sqq., et pl. 7 et 8 (A. Héron de Villefosse) : inscriptions : CATYPOI.

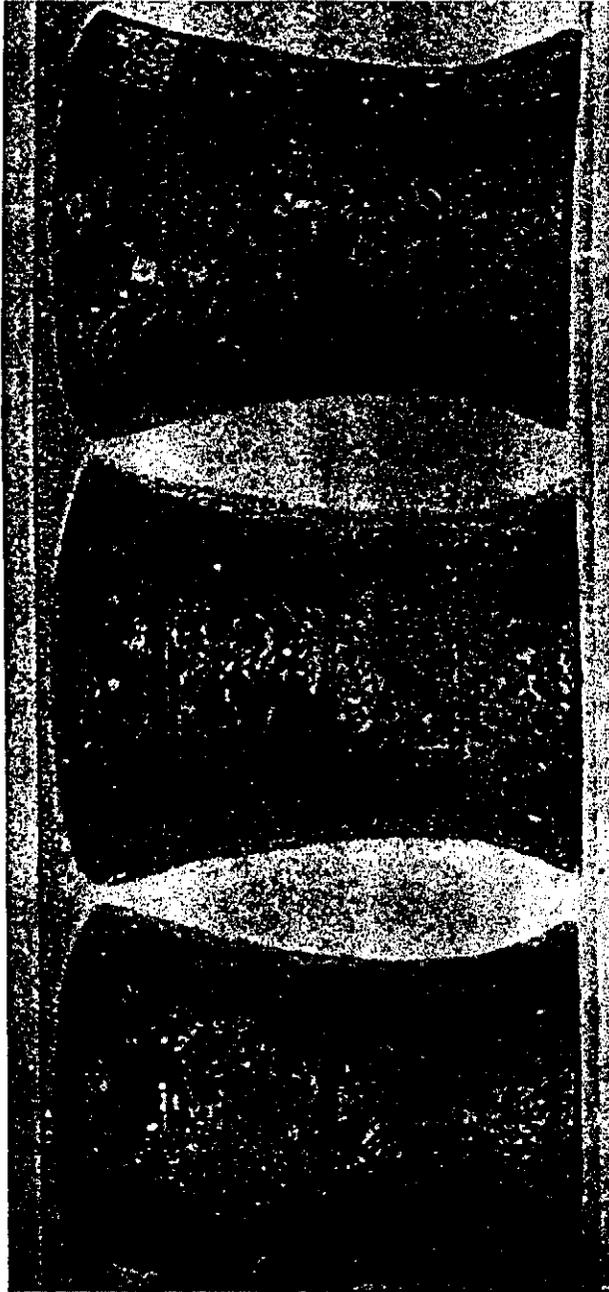


Fig. 8. • Gobelet • (*amphora*) de Fregenal de la Sierra (Musée de Badajoz).

cernent deux bandeaux historiés, qui se superposent. Au plus haut, une scène d'heureuses vendanges, où un Dionysos assis, thyrsé au bras gauche, préside sous l'ombrage des treilles : un petit Bacchant accourt vers lui ; d'autres, ailés, procèdent allègrement à la cueillette sur des échelles. A l'une de ces échelles, la panthère de Dionysos, prise de zèle mimétique, semble vouloir s'élancer. On remarque la scène typique du pressoir foulé par deux *Bacchoi* nus ; un pilier surmonté d'un vase, un *naiskos* (*tholos* !) qui abrite une image sacrée, terminée, semble-t-il, par le bas en « hermès », et drapée seulement autour des reins<sup>1</sup>. — Il y a par-dessous, sur un registre un peu plus resserré, la frise typique des masques alternés — Silènes et Satyres, accompagnés de thyrses enrubannés ; ils sont séparés les uns des autres par des arbrisseaux (vignes ?) : fig. 8-11.

Les prototypes sont à chercher, tous, à l'époque hellénistique, et ils avaient déjà été imités dans l'art romain, dès le temps de la dynastie julio-claudienne. Le gobelet des « Amours » vendangeurs faisait paraître, pour sa part, le couple Dionysos-Ariadne ; ces motifs ont été, en groupes ou à part, mis en œuvre à l'époque romaine impériale, ici et là, sur les sarcophages : de Tarquinia à Constantinople ; et sur les mosaïques d'Afrique, p. ex. (mosaïque d'Uthina)<sup>2</sup>, etc., d'autre part. — Nul besoin d'insister sur tout ce que les mosaïques d'Afrique ont dû certes, à l'art alexandrin : comme celles, d'ailleurs, de Campanie, et d'autres, ici ou là ; cela peut nous expliquer que la plaque de Carthage, au Louvre, impossible à comprendre et interpréter sans le recours initial au paysage du Nil, ait déjà certainement précédé et inspiré le groupe de Tellus, à l'*Ara Pacis*, dès le temps d'Auguste<sup>3</sup>.

Bornons-là ces rappels, propres à suggérer, semble-t-il, que, dans le domaine de la production des objets destinés au culte, la toreutique alexandrine ne nous reste pas connue seulement

1. Peut-être une Ariadne ?

2. Cf. les multiples rapprochements suggérés par A. ADRIANI, pour le gobelet d'argent d'Alexandrie. On y ajouterait encore.

3. M. FR. MATZ n'en convient pas (*Gnomon*, l.l., à propos de la *Coppa paesistica* ; mais là-dessus, Ch. PICARD, *Rev. belge de phil. et d'histoire*, 1961, l.l.).

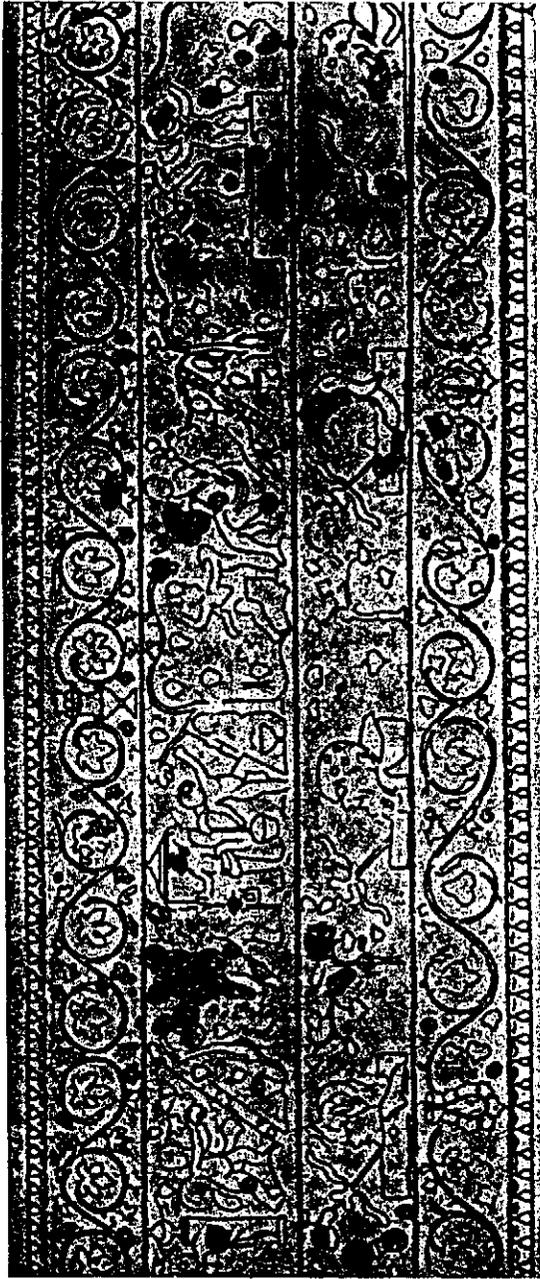


Fig. 9. — Gobelet de Badajoz : détail au trait, avec Dionysos au thyrsos et les vendanges des Bacchoi.

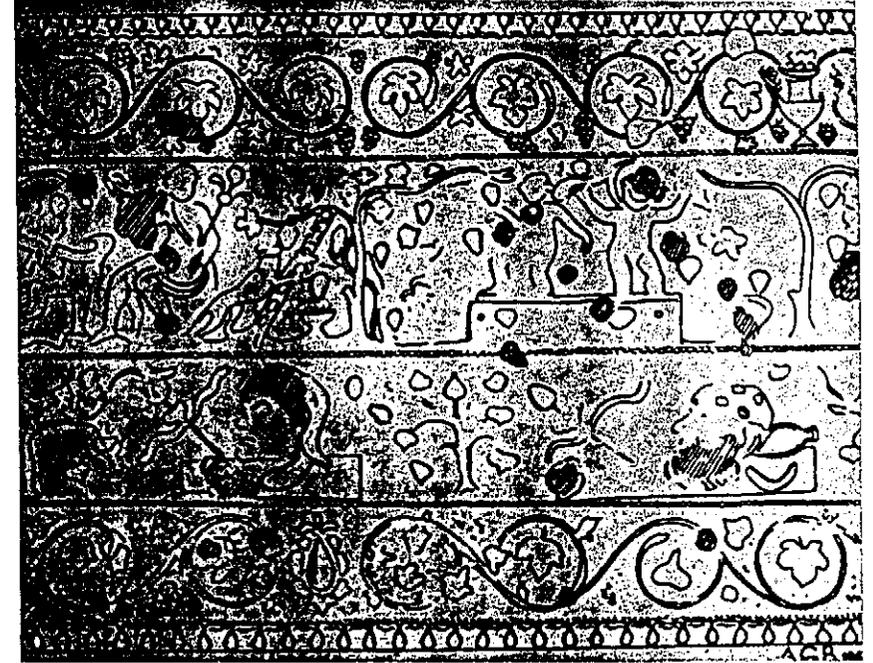


Fig. 10. — Détail du gobelet de Badajoz : Dionysos assis au thyrsos ; la panthère vendangeuse, et la scène des Bacchoi au pressoir.

cing « rêveries » — annexes, qu'il a jointes à sa documentation ; en utilisant aussi, au besoin, d'autres sources documentaires. La Tazza Farnese, le *skyphos* dit « Coupe des Ptolémées », et, à mon sens, la situle d'Againe où est présentée la dramatique légende de Phèdre<sup>1</sup> s'intègrent dans la catégorie des œuvres préparées au Proche-Orient pour les sanctuaires hellénistiques

1. Cf. Ch. PICARD, *Gaz. Beaux-Arts*, 1959 (avril), p. 193-214, et *Id.*, *Zeitschrift für schweizerische archæol. u. Kunstgeschichte*, 20, I, 1960, p. 1-7 (6 pl.).



et les lieux de culte. Leurs décors, autant que leur technique, l'attestent : ce qui compte autant, sinon plus, à mon sens, que les hasards dispersés des découvertes ! Quand on retrouve, en tant d'endroits divers, le dieu Nil, ou les sphinx ou les bêtes

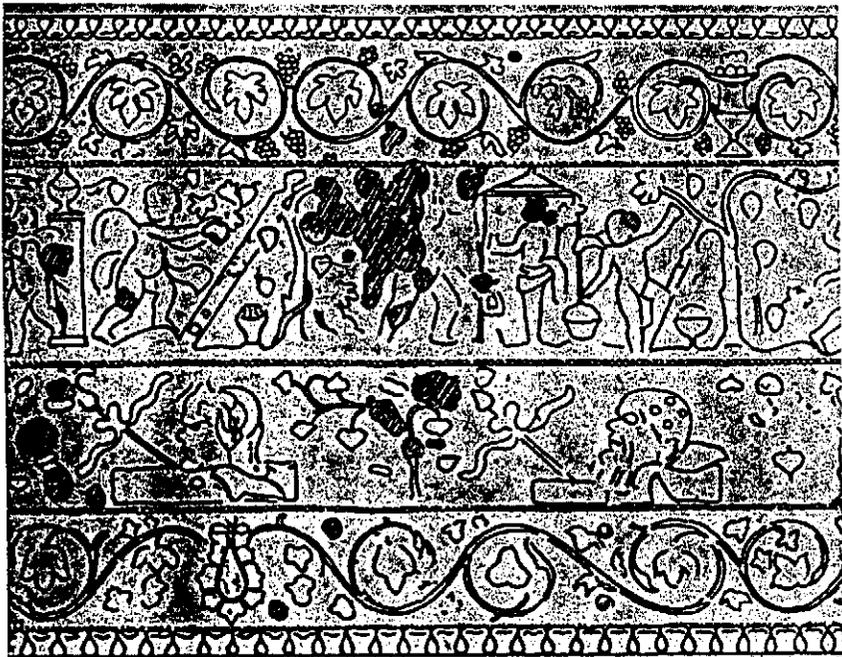


Fig. 11. — *Id.*, détail : les vendanges bachiques, et la divinité féminine (Ariadne ?) dans la *Tholos*.

d'Égypte, comment ne prêterait-on pas attention à l'origine commune, évidente, qui nous est non seulement suggérée, mais *dénoncée* ? Il est de mieux en mieux connu, d'ailleurs, que l'Égypte alexandrine fournissait des artistes, peintres, sculpteurs, graveurs et autres au monde romain, à partir du règne des Ptolémées, longtemps avant les aventures sentimentales de Cléopâtre avec César ou Antoine. Des noms d'artistes, tels celui de Démétrios « le Topographe » installé à Rome, et celui expressif, de Sarapion — on le rappelait récemment

encore<sup>1</sup> — cautionnent des échanges assidus d'exportation et d'influences, qu'on ne devrait plus pouvoir méconnaître partialement.

Mais le matériel destiné aux exigences de la vie religieuse n'est pas seul à considérer. L'atmosphère de l'Alexandrie du temps des Ptolémées a témoigné de tendances et de goûts champêtres, notamment, qui se sont naturellement reflétés dans l'art : au premier plan, l'amour de la nature, le goût du paysage comptent, avant l'ère romaine, parmi ces aspects essentiels de la civilisation mixte installée au Delta d'Égypte du fait de la conquête d'Alexandre. N'est-ce pas d'ailleurs sur ce point que M. A. Adriani, dans ses *Documenti* III-IV, a le plus et le mieux insisté ? Il a appelé expressivement *coppa paesistica* le petit cratère historié — à thème légendaire et exotique, pourtant ! — du III<sup>e</sup> s. av. J.-C., qu'il a fait si heureusement connaître. Certes, dans la description de cette œuvre précieuse, il s'est montré particulièrement préoccupé lui-même de problèmes stylistiques. Il a donné du moins des raisons qu'on peut juger valables dans l'ensemble, pour son choix du terme *relief paysagiste* : plutôt que, selon l'expression consacrée, *relief pittoresque*. Il avait tous les droits de marquer la prédilection — héritée d'un lointain passé ! — des colons hellénistiques du Delta du Nil — successeurs des Haou-nebout des temps primitifs — pour toutes les formes de la vie maritime ou champêtre : les « marines »<sup>2</sup>, les « bergeries », ont eu des prototypes bien naturels à Alexandrie (Rhakotis) : cité qui a mis ces préférences à la mode, développant le goût des citadins cultivés pour la poésie des calanques silencieuses de pêche, des solitudes rocheuses animées d'arbres, etc. ; pour les silhouettes

1. Cf. K. SCHEFOLD, *Lachendes Pompeji*, p. 90-102, et pl. I-VI, dans *Gymnasium* (Heidelberg), 67, 1-2, 1960 (cf. p. 92, pour Sarapion).

2. Cf. ce que j'avais dit (*Latomus*, 18, 1959, I, p. 23-51, pl. 1-14) — à propos de la série des verres imagés et inscrits de Pouzzoles —, du développement et de l'extension du goût du « paysage portuaire », à partir d'Alexandrie, vers l'Orient et l'Occident. Un très beau verre « diatrète » montrant le port d'Alexandrie et la silhouette du Phare célèbre a été trouvé jusqu'à Kapiçi (trésor de Begram) par la mission J. et R. Hackin ; le sujet fut identifié exactement par H. Seyrig, le premier. La bibliographie, déjà abondante, n'importe pas ici.



Fig. 12. — Situle à anse en bronze : scènes rustiques et paysages : provenance exacte non connue (Proche-Orient). Musée du Petit-Palais, Paris.

de contadines, de pauvres pêcheurs, de bouffons : l'inspiration idyllique de Théocrite, ou de Callimaque même, etc., répond exactement à cette même tendance dans la vie littéraire du temps. Sont-ce là des Romains ? La *coppa paesistica* d'Alexandrie évoque précisément la coupe en bois ciselée du Chevrier, qui est l'enjeu du concours dans la première idylle théocritéenne, où, soigneusement détaillée, à plaisir, son *ἐκφρασις* complaisante a pris tant de place.

\* \* \*

Il y avait, en fait, beaucoup de chances pour que la *coppa paesistica* ne fût pas restée un *unicum*, malgré ce qui nous a été dit. Elle a l'avantage d'avoir été trouvée en Égypte, d'où son intérêt primordial. Faut-il donc s'abstenir de regarder d'autre part, à travers le monde méditerranéen, d'abord — et où que ce soit, ensuite, à la rigueur ! — pour détecter ce qui a pu être conçu d'analogue ? Je ne m'y résignerais pas volontiers. Redisons ici que le problème des provenances, malgré son importance, ne peut plus, certes, passer pour déterminant : l'exportation commerciale des produits d'art n'est pas un fait moderne, et les *navicularii alexandrini* sont allés partout déployer leurs voiles agiles : de Carthage au Rhin, de l'Inde à l'Ibérie, dès l'époque ptolémaïque.

Précisément, M. A. Adriani a inclus lui-même dans sa documentation, en 1959<sup>1</sup>, un petit vase de bronze — il s'agit encore d'une situle — dont il n'avait pu malheureusement rappeler l'existence que d'après un dessin au trait assez insuffisant (fig. 12-16). Le vase a été republié en France en 1959 (*Bronzes de la Seine-Maritime*, n. 139), sans commentaire adéquat<sup>2</sup>, mais avec des planches. Celles-ci font paraître d'abord, notamment, qu'il s'agit bien d'une situle en bronze à anse verticale, à rapprocher d'autres documents connus (cf. p.

1. *Divagazioni*, pl. 10, 32 : ci-après, notre fig. 16.

2. [Émile ESPÉRANDIEU †] et Henri ROLLAND, *Bronzes antiques de la Seine-Maritime*, XIII<sup>e</sup> suppl. de *Gallia*, pl. 42-43 (simple dessin au trait) ; cf. *Rev. arch.*, 1960, I, 2, p. 226-228.

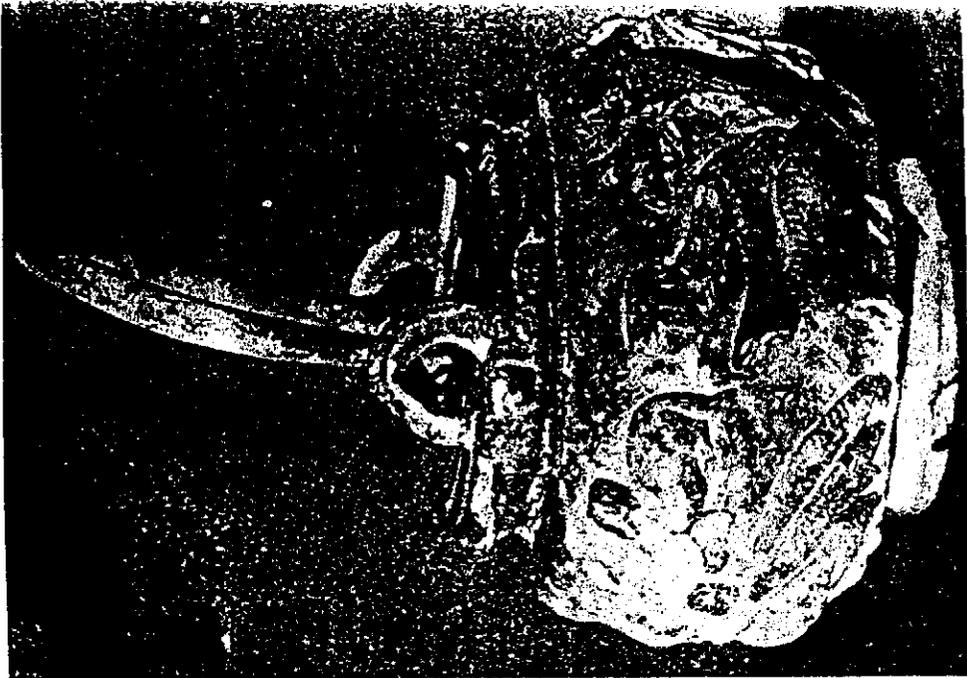


Fig. 14. — Le « tempiello » sur la colline : moutons et arbres.

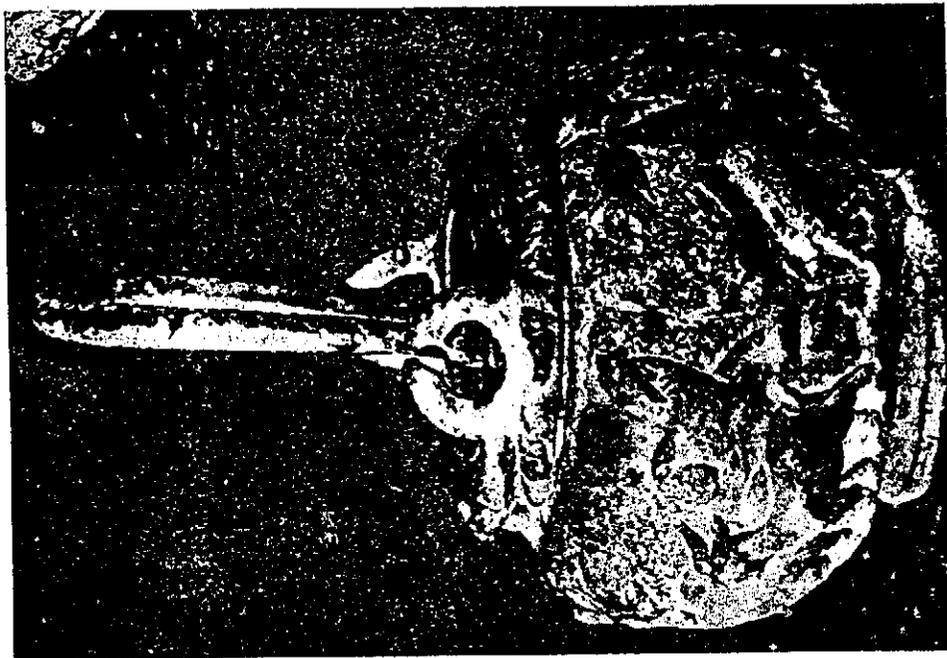


Fig. 13. — Le troupeau de chèvres : motif de la chèvre gourmande.

ex. A. ADRIANI, *ll.*, pl. VI, n° 20). Ici, pas de mythologie tirée de la *Rencontre du Dindymon*. Mais, du moins, un des témoins les plus caractérisés du goût hellénistique des *bergeries*, d'où l'on a pu tirer, à la suite, l'illustration, jusqu'aux derniers temps de l'Empire romain, de tant de scènes « paysagistes ». On les synthétisait au besoin — pour l'adaptation nécessaire à l'espace restreint — jusque sur les manches des patères d'argent et de bronze! Th. Schreiber, dans sa précieuse *Die Alexandrinische Toreutik*, enquête initiale d'un prix inestimable établie à la fin du siècle dernier<sup>1</sup>, avait collectionné un bon nombre d'exemples : documentation à laquelle il sera toujours précieux de se reporter. Tout ainsi que sur le plat de Perm où j'ai fait reconnaître — comme sur un des *skyphoi* « littéraires » de Bernay! — le portrait de Théocrite en berger<sup>2</sup>, on voit ici (à g. du dépliant, fig. 16) un berger méditatif surveillant ses moutons, dont l'un, capricieux, a escaladé une pente rocheuse, au sommet de laquelle culmine la silhouette d'un *tempiello*; un second « bon pasteur » marche vers la droite, à travers le paysage rocheux surmonté d'arbres vétustes torturés par le vent : c'est, cette fois, un meneur de chèvres; l'une des bêtes de son troupeau, une mère aux pis gonflés, se dresse pour atteindre et plier vers elle la branche accessible d'un des quatre arbres représentés, derrière le dos du berger assis aux moutons (H. ROLLAND, pl. 42).

Je doute, pour ma part, que ce vase rustique, qui a figuré au Petit-Palais, à Paris, et au Musée de Saint-Germain-en-Laye (Antiquités nationales), ait eu quelque rapport originel avec la Seine-Maritime, où il a trouvé un jour asile. J'y verrais plus probablement un objet importé en France du Proche-Orient par le commerce de Marseille, et peut-être par l'entremise

1. *Abhandl. d. philol. hist. Classe d. Kgl. sächs. Gesellschaft d. Wissenschaft*, 14, Leipzig, 1894, p. 312 sqq. Cf. aussi, Fr. DREXEL, *Alexandrinische Silbergefäße der Kaiserzeit*, *Bonner Jahrb.*, 118, 1909, p. 177 sqq. Est-ce un hasard si, parmi les diverses séries documentaires concernant la toreutique hellénistique, en plusieurs pays, l'*Alexandrinische Toreutik* reste celle qui a le plus fourni à l'étude?

2. *Mon. Piot*, 44, 1950, p. 53-82, pl. 5-8 : *Un cénacle littéraire hellénistique sur deux vases d'argent du trésor de Berthouville-Bernay*.



Fig. 15.

La chèvre gourmande, et le vieux berger gardeur de moutons.

de l'antiquaire Marguier, vendeur diligent — et discret — de 79 pièces (!) de la collection dite « de la Seine-Maritime ». Le *pedigree* du vase, sans manquer d'intérêt, reste chose secondaire, en l'absence des informations qu'on eût désiré surtout connaître. Ce qui compte, c'est — bien plutôt encore que la date assez tardive, attestant d'instructives séquences —, la possibilité que nous avons aujourd'hui d'intégrer le paysage (fig. 16) dans une série de productions de goût alexandrin : comme les *skyphoi* du « Cénacle littéraire » de Bernay-Berthou-

Fig. 16. — Ensemble du décor : cf. A. ADRIANI, *Divagaz.*, pl. 10, 32.

ville, récupérés aussi dans les mêmes parages, au N.-O. de la Gaule antique. Ne retrouve-t-on pas, d'ailleurs, non loin, dans le trésor de Graincourt-lès-Havrincourt<sup>1</sup>, vers l'extrême Nord de la France (*Rev. archéol.*, 1959, I, p. 221-229), le *Pêcheur à la ligne*, calme et tranquille, du bassin du port marchand d'Alexandrie ? Il est assis sur l'Heptastade, tout comme on le voit sur une coupe d'Italie ; une statuette de bronze, en demi-grandeur, en avait d'autre part transporté l'image typique à Volubilis où il fut pris d'abord pour un Héphaïstos :<sup>2</sup> — Dans le lot des

1. Cf. Chanoine J. LESTOCQUOY, *Le trésor de G.-l.-H. (Pas-de-Calais)* : Communis. à la Société nationale des Antiquaires de France, 12 mars 1958 ; *id.*, *Mémoires de la Commission départementale des Monuments historiques du Pas-de-Calais*, IX<sup>2</sup>, 1958, p. 142-156 ; *Le trésor de G.-l.-H. (IV<sup>e</sup> s.)* (date à rectifier !) ; surtout E. WILL, *Rev. du Nord*, 40, n° 160, oct.-déc. 1958, p. 535-536, et la communication faite à l'Assoc. des Études grecques.

2. On le verrait jusqu'à Pouzzoles : *Latomus*, 18, 1959, pl. 13 (dessin de Bellori ou autres (Ch. Picard)).



Fig. 17. — Situle des *Bacchoi* à la nébride : Musée de Tongres, Belgique.

pièces alexandrines parvenues aux extrêmes limites du monde antique, je voudrais au moins signaler ici, au passage, la petite situle en bronze de Tongres-Atuatuca (Belgique, Musée de Tongres)<sup>1</sup> qu'on peut dire aussi à la fois mythologique et paysagiste comme le cratère alexandrin A. Adriani. Des *Bacchoi* à la nébride, dont l'un tient une grappe et une tige de pavot, entourent le flanc de ce curieux petit vase, qu'on appelait « à parfums » au temps d'E. Espérandieu. La végétation dionysiaque — pampres et sarments — isole les figures (fig. 18).

Sans vouloir, à ce sujet, tenter ici le relevé exhaustif des thèmes champêtres qu'on pourrait appeler de « gardiennage » (moutons, brebis, etc.) — thèmes aussi fréquents dans l'art alexandrin que celui, bucolique aussi, du Tireur ou de la Tireuse d'épine<sup>2</sup>, de la traite des brebis, ou des chèvres, des vaches ! — je pourrais signaler la pérennité — et l'origine certaine — d'un décor rustique qui a été utilisé pour les reliefs de fontaine (Plaques Grimani, p. ex.) et qu'on peut retrouver encore jusque sur les miniatures peintes du *Valicanus Barberini*, et du *Parisinus grec* 139 de la Bibliothèque nationale<sup>3</sup>. Il a servi

1. ESPÉRANDIEU, *Recueil*, V, 1913 : *Belgique*, I, p. 199.

2. Les *Divagazioni* apportent à ce sujet une documentation fort précieuse grâce à leurs planches. Il est bien évident que le thème du Tireur — ou de la Tireuse ! — d'épines, auquel je compte consacrer une étude dans mon traité sur la *Sculpture grecque (Ère hellénistique)* a été seulement repris par l'art hellénistique. Le modèle classique du *Spinario* reste à dater de l'époque classique où il a été d'abord situé, malgré les objections du regretté A. DELLA SETA (*Monumenti, Grecia e Italia*, I, *Grecia*, 2<sup>e</sup> éd., 1931, p. 136, fig. 370) : exemplaire du Musée des Conservateurs, Rome ; classé là à la fin de la production grecque (!) : « Arte greca del III-I sec. a Cro. : l'indirizzo classicheggiante. » Tous ces thèmes bucoliques, pastoraux ne remontent-ils pas d'ailleurs, à une antiquité plus ou moins reculée ? Le motif de la chèvre se dressant pour atteindre le feuillage qu'elle convoite, est une « chose vue » dans la campagne qu'on pourrait retrouver déjà au besoin grâce à l'art mésopotamien primitif, et le « gardiennage du troupeau » est un thème de « bergerie » en vogue déjà aux temps d'Hésiode et d'Archiloque ; il a survécu avec faveur en plein Moyen Age (cf. ci-après).

3. Cf. Ch. PICARD, Le David du Psautier byzantin de la Bibl. nat. ; *Parisinus grec* 139, *Actes du VI<sup>e</sup> Congrès d'Études byzantines*, juillet-août 1948, t. II (1951), p. 331-342. J'ai montré là que le thème avait été illustré à *Alexandrie même*, au passage, et qu'il était notamment bien connu dans le répertoire des reliefs dits « pittoresques » : reliefs dont l'Égypte hellénistique, non seulement mais le plus activement, développa la mode.



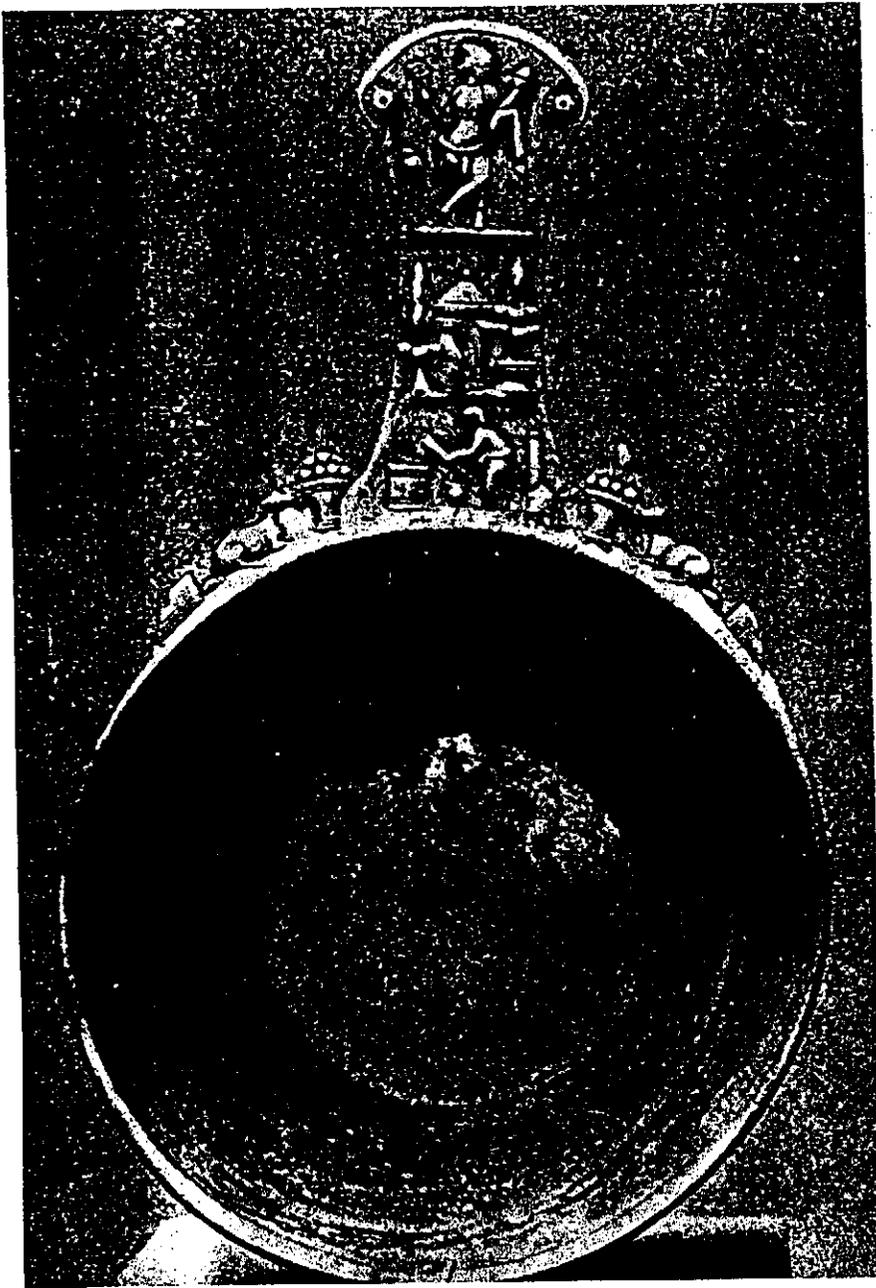


Fig. 18. — Patère d'argent de Chattuzange-le-Goubet.

abondamment en Italie pour l'ornementation des manches de patères en argent et en bronze, qu'on retrouve depuis les Musées de Russie et des Balkans, jusqu'à ceux de New York (Société hispanique) et de *Dumbarton Oaks*, etc. — A côté des évocations éparses de *tholoi*, ou de divinités alexandrines qu'ils offrent, si instructives, il n'est pas rare que les manches de patères aient eu un coin réservé au rappel aimé de la vie rustique, « théocritéenne » dirait-on volontiers.

Nous avons eu et nous avons encore en France, malgré le nombre et l'importance des trésors d'argenterie passés longtemps — clandestinement ou non — en Grande-Bretagne, surtout, une abondante série de ces documents que sont les manches de patère en métal. Th. Schreiber en avait fait légitimement état dans *Die Alexandrinische Toreutik*. Mais les moyens du temps où il écrivait n'ont pas permis de donner à son répertoire novateur, qu'on voudrait voir mis au point, l'illustration convenable. Il y aurait grand intérêt à dresser un nouveau classement, remanié, qui serait aussi plus complet, car les découvertes fortuites et autres, ajoutent de temps en temps au lot primitivement inventorié.

La *Carte archéologique de la Gaule romaine*<sup>1</sup> a présenté p. ex., en 1957, dans le fascicule consacré au département de la Drôme par feu le Chanoine Sautel, une brève notice consacrée au Trésor d'argenterie de Chattuzange-le-Goubet, conservé actuellement au *British Museum*<sup>2</sup>. Malgré les exigences de la collection, qui imposent des notices succinctes, une bibliographie a été très utilement procurée, avec des reproductions qui seront bienvenues en France. Depuis Héron de Villefosse et Allmer, l'important trésor de Chattuzange est resté peu connu des archéologues, quoi qu'il y eût intérêt à le faire mieux apprécier, pour les origines dont il peut témoigner. Les

1. Dressée sous la direction d'Albert GRENIER avec la collaboration de M. P. M. DUVAL et des directeurs des circonscriptions archéologiques (Antiquités classiques). L'entreprise relève de la *Forma orbis romani* ; elle est publiée par l'Institut de France, en collaboration avec le C.N.R.S.

2. Cf. p. 100, n° 121 et pl. 2-3. On se réjouit de l'achat récent, par le Louvre, du Trésor de Leiris (Ardèche).

objets proviennent d'une villa romaine non explorée. Achetés par M. Alphonse Nughes, de Romans, ils sont « passés » ensuite en Angleterre. Les catalogues d'argenterie du *British Museum* (cf. p. ex. H. B. WALTERS, *Silverplate B. Mus.*, 1921 : il y a là 19 pl. de documents venus de France!), montrent d'ailleurs combien le commerce d'exportation a pu nuire à nos collections nationales. Ni à Londres, ni chez nous, les argenteries historiées de Chattuzange n'ont, semble-t-il, reçu encore de commentaire stylistique. La *Carte archéologique* signale (p. 100, *II*) que sur une coupe, non reproduite, il y avait « trois femmes nues » ; on eût été content de vérifier s'il s'agit ou non des Charites hellénistiques, qui ont tant d'attaches sur les sites de Cyrène et d'Alexandrie même. Quant aux patères de la pl. III, elles ont piqué notre curiosité sans la satisfaire. Sur l'une (patère *a* à g. : ici, fig. 18), « l'image d'une déesse » tout en haut du manche de la patère eût pu être identifiée et datée d'après son hanche, ses jambes croisées comme celles du *Pothos* de Scopas, le pilier-cippe drapé où elle prend appui à sa gauche ; mais surtout par les symboles : sistre (à mon sens ?) plutôt que caducée et corne d'abondance. Il s'agirait d'une Tyché-Isis. Les autres motifs du manche de la patère semblent non moins instructifs. On voit, sous l'image de la déesse tutélaire, une *tholos*-ciste alexandrine, avec fleuron, entre des arbres (?) stylisés, qui situent le paysage<sup>1</sup>. L'officiant, tout en bas — en fait, on a voulu le montrer en avant du temple ! — courbé, s'approche de l'autel, avec son flambeau de lustration prophylactique, et sa situle à anse verticale<sup>2</sup>. Il rappelle les servants de la plaque de bronze délienne trouvée dans la *Kréné Minoë* de l'île<sup>3</sup> ; elle a été rapportée par R. Vallois au décor d'applique de stèles (retrouvées) de l'Agora, dont la provenance avait été le *Philadelphion* dit de l'Indépendance : le panneau de bronze avait eu pour pendant symétrique une autre figuration (celle-ci dionysiaque, semble-t-il : les deux stèles, men-

1. Ci-dessus, fig. 11 : *modius* du Musée de Badajoz.

2. Comme celles qui sont étudiées ci-avant, fig. 4 sqq.

3. ULR. HAUSMANN, *Gr. Weihreliefs*, 1960, fig. 52 et 53.

tionnées dans l'inventaire du *Philadelphion* ont fait partie des documents retenus par M. A. Adriani (*Divagazioni*). Elles bénéficient d'une date précieuse : aux parages de 250 av. J.-C. Le Bronze avait été traité selon le style « paysagiste » ; il montre Arsinoë Philadelphie, reine Lagide, en Artémis Ortygienne, sacrifiant suivant la mode hellénistique, avec son petit cortège d'asseurs bachiques<sup>1</sup>. Le rappel synthétisé de la patère de Chattuzange n'est pas sans intérêt.

Comme à l'ordinaire, un léger décor s'incurve des deux côtés sur l'attache du manche (fig. 18), prolongeant l'ornementation. On voit là, au lieu des têtes et becs de cygnes, deux chèvres couchées<sup>2</sup>, échappées des bergeries traditionnelles : celle des parois de la situle de bronze, p. ex., ci-dessus mise en cause (Seine-Maritime) ! Ne pouvant ici bénéficier du feuillage des arbres, ces bêtes gourmandes broutent chacune les offrandes de la ciste d'osier, laissée imprudemment près d'elles avec ses fruits tentateurs. Terminant le décor, deux *syringes* pastorales, semble-t-il ; elles ont repris, avec quelque fantaisie, la forme traditionnelle des becs de cygne qui décoorent ailleurs, à l'extrémité, tant de manches de patères ; et aussi les *fulcra* orientalisants des *klinés* métalliques, exportées de Délos et d'Alexandrie à Carthage et Volubilis.

On trouvera un intérêt non moins grand à l'autre patère (fig. 19 = *Carte*, pl. III *b*, à dr.) qui est d'ailleurs d'un travail très soigné et délicat. On y revoit, précisément, tout en haut de l'anse-manche, les têtes et cols de cygne harmonieusement recourbés en pendants symétriques ; ils encadrent ainsi un vase liturgique posé dans l'axe, et sur lequel on aperçoit le *van* — ou le *calathos* ? — garni de fruits apparents, matériel de culte qui faisait partie de l'attirail rituel des sacrifices et initiations. Ce qui nous est montré *au-dessous* n'est pas moins digne d'attention, au contraire.

1. Ceux-ci reparaissent sur les scènes sacrées de la cuisson du porc, dont j'ai montré (Ch. PICARD, *BCH*, 79, 1955, II, p. 509-527, pl. 26) le caractère alexandrin à propos d'un *oscillum* de Begram où elle figure (cf. aussi A. ADRIANI, *II*, pl. 18. Cf. ci-après, *Nouvelles et correspondance* (lampes, Rome, Carthage).

2. On voit à cette place, des chiens sur une pièce du Trésor de Leiris.

Un tel décor, si bien arrangé, de vignes (avec les vrilles !) et de pampres, de raisins, permettrait assurément d'évoquer

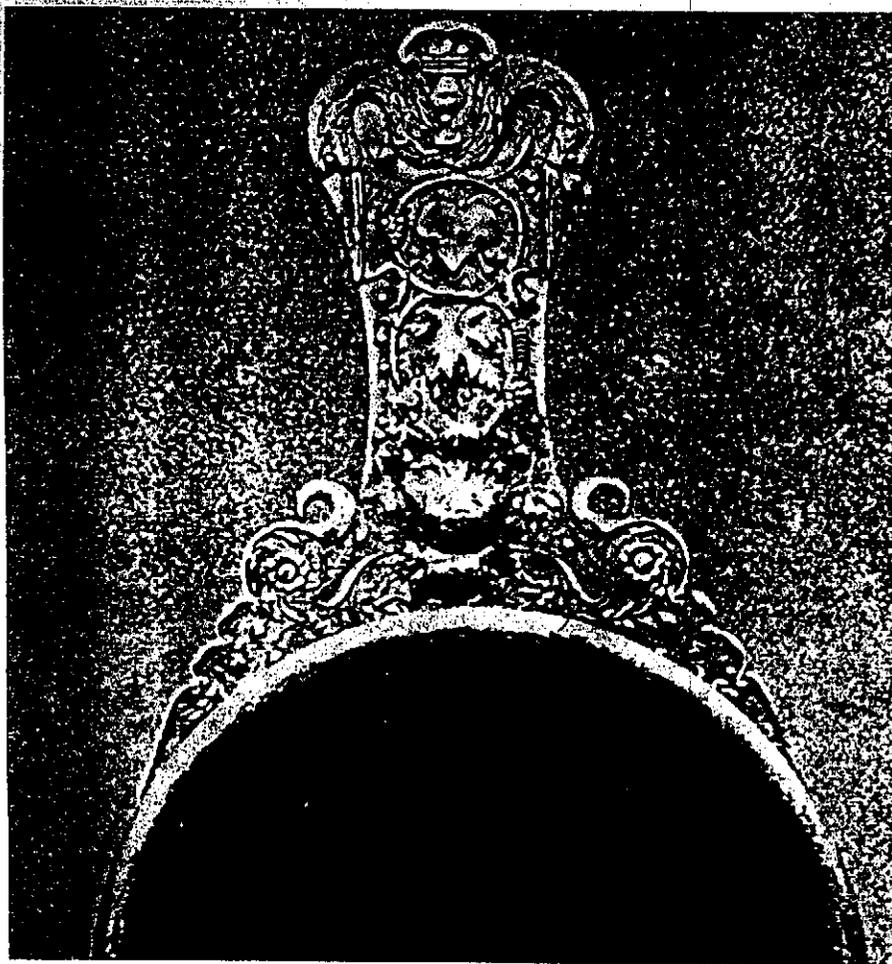


Fig. 19. — Autre potère de Chattuzange-le-Goubet :  
*Carte archéol.*, I.I., pl. III b, à dr.

encore le *modius* bachique en bronze d'Espagne, ci-dessus rappelé à l'attention (Musée de Badajoz). Mais comment ne pas y voir d'abord d'autres enseignements ? Je pense ici

par exemple, aux *peopled scrolls* d'une *Rankenstele* de Berlin<sup>1</sup> qui provient de Pergame. Une telle rencontre, typique, n'a jamais été signalée jusqu'ici, à ma connaissance. Elle reporte aisément l'esprit aux cultes dionysiaques, qui n'ont pas été l'apanage d'Alexandrie, certes ; sur la stèle de Pergame, en bas, deux jeunes Satyres dévoilent avec concupiscence une Ariadne endormie, qui, allongée, a le type bien connu de celle du Vatican (entre une grappe suspendue et une touffe d'acanthes). A l'arrière, deux boucs obliquement dressés flanquent un vase bachique ; c'est le motif symbolique connu déjà pour les stèles attiques du IV<sup>e</sup> s.<sup>2</sup>. Que conclure, sinon qu'il y a eu une sorte de *koiné* pré-hellénistique, et que les documents des répertoires passés en Occident ont pu, certes, ne venir pas tous d'Alexandrie, par exemple ; voire de Pergame, d'autre part ? Ce qui compte, pour aiguiller les enquêtes sur les provenances et les origines, ce sont les sujets et symboles démonstratifs. Déjà il est bien sûr qu'on peut les retrouver ici ou là<sup>3</sup>. Quand on établira, en France, un traité valable sur la *Toreutique grecque*, ouvrage que nous n'avons pas encore, il faudra se souvenir de cette règle de méthode.

A propos de la découverte fortuite récente du Trésor de Graincourt-lès-Havrincourt (Pas-de-Calais), on n'a pas manqué d'évoquer le sort du Trésor de Chaource-Moncornet (Aisne, près de Vervins), lui aussi passé au *British Museum*, et qui offre des analogies sensibles avec celui de Graincourt, en même temps que des possibilités de datation valables<sup>4</sup>.

1. *Allertümer von Pergamon*, VII : *Die Skulpt.* (texte) II, 1908, p. 323 sqq., fig. 407, p. 324 ; et *Beibl.* 43, p. 324. Une belle pièce de Leiris évoque ce décor dionysiaque.

2. Cf. Th. KRAUS, *Antithetische Böcke*, *Ath. Mitt.*, 69-70, 1954-1955, p. 109-124, *Beilagen* 39-42 ; Ch. PICARD, *Sc. gr. IV<sup>e</sup> s.*, 1961, p. 1425.

3. Dans les annexes de ses *Documenti (Divagazioni)*, M. A. ADRIANI a inclus une base à relief du Musée d'Istanbul, où l'on voit un bétyle alexandrin.

4. Séance du 12 mars 1958, au Louvre (Société des Antiquaires). Une des pièces d'argent du Trésor de Graincourt-lès-Havrincourt, qui compte quarante-cinq pièces, montre un ornement en forme de svastika ; l'origine du symbole est très ancienne ; j'ai rappelé du moins, à la suite de P. Perdrizet, que le svastika décorait, p. ex., les boucliers de la garde des Ptolémées, à Alexandrie. Un autre document d'Italie évoqué d'autre part à propos du Trésor de Graincourt (cf. Ch. PICARD, *Rev. arch.*

\* \* \*

Peut-être apparaît-il, d'après la documentation ajoutée ici au passage à celle, si abondante, de M. A. Adriani, combien les centres de toreutique d'Alexandrie, entre autres — répétons qu'ils n'ont pas été les seuls au Proche-Orient! — se présentent, en fait, encore aujourd'hui — et malgré le célèbre *Eliam periere ruinae!* contre lequel E. Breccia protestait déjà — comme les plus utilisables pour l'étude<sup>1</sup>. Th. Schreiber l'avait déjà laissé prévoir en son temps; on a pu lui reprocher certain « annexionisme », dont il paraît qu'il n'aurait pas été seul coupable.

1959, I, p. 221-229), montrait un type de pêcheur à la ligne (traditionnel à Alexandrie I) sur une jetée qui imite l'Heptastade (ci-dessus, p. 135). Le Trésor de Chaource contenait 39 pièces trouvées en 1886, dont dix excellentes. Offert à nos collections nationales, il y a été refusé, et fut acheté comme d'autres en Angleterre (pour 50 000 francs!).

1. Le regretté Fr. Poulsen, en 1938, avait posé la question : *Gab es eine alexandrinische Kunst?* (*From the Collections of the Ny Carlsberg Glyptothek*, II, p. 52 sqq.), avec un point d'interrogation, bien que convaincu, lui-même, de la réponse plus affirmative qu'il eût pu donner. Il ne s'occupait pas, dans son étude de la toreutique même, ni de la peinture. Après lui, M. A. ADRIANI a fait connaître d'importants témoignages monumentaux (architecture, sculpture) provenant d'Égypte (*Documenti*, I-II), auxquels s'ajoutent maintenant aussi les statues du Dromos du Sarapieion : cénacle littéraire de l'Exèdre des Sages et poètes, cortège dionysiaque du Dromos (Dionysos enfant et les animaux sacrés); œuvres bien datées, malgré F. Matz et d'autres, dont les objections chronologiques et autres ne sauraient être retenues, ainsi que je le montrerai à nouveau ailleurs; cf. J.-P. LAUER et Ch. PICARD, *Les statues ptolémaïques du Sarapieion de Memphis*, 1955 (Publications de l'Inst. d'Art, Université de Paris). — Il y a intérêt à tenir compte, d'autre part, dès maintenant, de ce qu'ont paru apprendre à Alexandrie et autour de la ville, les peintures et mosaïques, sur le « style alexandrin » (cf. BLANCHE R. BROWN, *Ptolemaic paintings and mosaics, and the Alexandrian style*, 1957, et ci-après p. 241-243). Le livre, dont il est rendu compte ici, a pris pour point de départ les six dalles peintes conservées au *Metropolitan Museum of Art*, New York, qui proviennent d'une tombe militaire, au cimetière d'Ibrahimiya, à l'Est d'Alexandrie. Cette tombe est datée par son contenu du III<sup>e</sup> s. av. J.-C. — A partir de là (cf. p. 83 sqq.), l'A. a voulu rassembler tout ce qui existe de matériel pictural ptolémaïque, ce qui permet d'utiles comparaisons. Il y aurait eu quatre styles, échelonnés de la fin du IV<sup>e</sup> s. à la fin du I<sup>er</sup> s. av. J.-C., répartition qui reste assurément subjective; même en ne perdant pas de vue cette réserve essentielle, mais provisoire, on a le droit désormais de reconnaître (après les travaux de A. Breccia, Fr. Poulsen, P. Graindor, A. Adriani), une originalité d'inspiration et de technique que les fouilles des nécropoles, autour de la grande cité portuaire, n'ont jamais cessé de préciser. L'avenir ajoutera, on doit l'escompter, son appoint progressif; les yeux s'ouvriront.

En fait, pour la toreutique hellénistique, la seule méthode d'étude critique qu'il faille recommander ne peut être que fondée sur l'établissement de répertoires exhaustifs classés géographiquement et chronologiquement. Le mythe de l'*unicum alexandrinum* ne tient guère devant toute enquête plus ou moins poussée. Contentons-nous de remarquer que nous n'en sommes plus au temps où il fallait invoquer les bas-reliefs de fontaine du Palais Grimani, pour oser soutenir l'origine alexandrine; ou les reliefs de la cuirasse d'Auguste de la *Prima Porta*, à Rome, inversement, pour tenter de prouver les droits (?) de la *romanité*. La controverse à laquelle nous assistons depuis la fin du siècle dernier a des chances de pouvoir être enfin résolue un jour, sans trop d'âpreté batailleuse, ainsi qu'il arriva aux débuts : au temps de Wickhoff ou de J. Sieveking. Des concessions et des accords ne sont nullement interdits. Mais il est contestable, à mon sens, de continuer à répéter, comme on fait parfois, que le « point faible de la thèse demeure le manque presque total de témoignages monumentaux provenant d'Égypte ». C'est encore M. A. Adriani qui a montré l'erreur de cette constatation, et l'on voudrait savoir qui a fait plus et mieux que lui actuellement, pour démentir une conclusion à tout le moins exagérément négative. Souhaitons qu'on arrive encore, un jour prochain, à fouiller le *Séma* d'Alexandrie, dont il semble bien que les lampes d'argile alexandrines étudiées par M. L. Bernhard ont pu montrer la silhouette... et l'importance<sup>1</sup>. On devra aussi tirer certaines conséquences, utiles à méditer, du *lagynos* du Musée du Caire<sup>2</sup>, récemment publié par Mme L. Ghali-Khahil; curieux vase où l'on retrouve, à basse date, deux sujets maintenant connus aussi loin vers l'Est : par les médaillons circulaires et autres de Begram (Kapiçi, Afghanistan).

1. *Rev. archéol.*, 1956, I, p. 129-156. Sur les nouvelles fouilles d'Alexandrie et notamment le problème du *Séma*, cf. J. LECLANT, *Orientalia*, NS., 30, 1, p. 94. *Fouilles et travaux en Égypte*, 1957-1960 (recherches projetées sous la place Saad Zaghloul). L'étude de E. BRECCIA, toujours valable, a été reproduite récemment dans *Egypt Travel Magazine*, 69, mai 1960, p. 16-19 : cf. J. LECLANT, *l.l.*

2. *Monum. Piot*, 51, 1960, p. 81 sqq.

L'activité reconnue du commerce maritime d'Alexandrie, qui est allé hardiment aux extrémités Est et Ouest de la Méditerranée, voire au delà, vivifiant un expansionnisme encore difficile, procure un avantage certain à la cause de la production artistique émanée du delta d'Égypte et de la vallée du Nil. Car cette production se montre, ici et là, bien marquée du sceau de croyances *proprement égyptiennes*, essaimées ensuite vers tous les horizons. D'où l'avantage de constituer impartialement peu à peu, en cette affaire, un dossier légitimement indispensable, au bénéfice futur de l'histoire de l'art comparative.

Ch. PICARD.

## DIONYSIACA

### I. — UN FAUX « TRIOMPHE DE BACCHUS » (fig. 1)

Parmi les nombreux fragments qu'abrite le très riche Musée Lapidaire de Vienne (Isère), il en est un que la facture et les dimensions autorisent à classer comme relief de sarcophage<sup>1</sup>. Un personnage qu'on identifie avec Bacchus figure debout à gauche dans un char de forme carénée que tirent deux animaux dont on ne distingue qu'une vague silhouette; l'attelage est accompagné et guidé, vraisemblablement, par une figure ailée où l'on croit reconnaître une Victoire.

Remarquons d'abord que le personnage de gauche porte une sorte de *chiton* avec *apodygma* dont l'extrémité inférieure est bien visible au niveau de l'abdomen. D'autre part, l'air déplacé par la rapidité du char arrondi autour de sa tête un voile et non un manteau. Si Dionysos est quelquefois représenté avec un voile enflé derrière lui<sup>2</sup>, on ne lui voit jamais, sur les sarcophages de la série du *Cortège* ou du *Triomphe Indien*, d'*apodygma* de ce type : ou bien il est nu<sup>3</sup>, ou bien il porte la longue robe à manches (*χιτών χειριδωτός*) du costume thrace avec la peau de faon ou de renard (*βασσάρα*)

1. E. ESPÉRANDIEU, *Recueil...*, I, n° 386, p. 272 ; E. WILL, *La sculpture romaine du Musée Lapidaire de Vienne*, Vienne, 1952, n° 94, p. 48.

2. MATZ-DUHN, *Ant. Bildw. in Rom*, II, n° 2297 ; BENNDORF-SCHOENE, *Die ant. Bildw. des Lateran. Mus.*, n° 408, p. 280 ; S. AURIGENNA, *Le Terme di Diocleziano e il Museo Nazionale Romano*, 3<sup>e</sup> éd., Rome, 1954, n° 242, p. 77, sans parler évidemment du répertoire de PIETROGRANDE dans le *Bull. comm. de Rome*, 60 (1932), p. 280 sqq.

3. Cf. les exemplaires classés par PIETROGRANDE, *l. l.* Quelquefois, Dionysos porte simplement la nébride (Latran, BENNDORF-SCHOENE, *l. l.*, n° 373 ; Florence, Offices, DÜTSCHKE, *Die ant. Bildw. in Oberitalien*, III, n° 99, p. 62) ; le plus souvent un pan de vêtement négligemment jeté sur les genoux.

